

REVUE

Voltaire

18
2018

Voltaire et
D'Alembert



R E V U E

Voltaire

Revue annuelle publiée par la Société des études voltairiennes
et l'Équipe « Voltaire en son temps » du Centre d'étude de la langue
et de la littérature françaises XVI^e - XVIII^e siècle (CELLF 16-18).

Directeur fondateur

José-Michel MOUREAUX

Directeur

Olivier FERRET
4, rue Neyret, 69001 LYON
olivier.ferret@univ-lyon2.fr

Rédactrice en chef

Myrtille MÉRICAM-BOURDET
78, rue de la Part-Dieu, 69003 LYON
myrtille.mericam-bourdet@univ-lyon2.fr

Les articles doivent être envoyés au Directeur et à la Rédactrice en chef par courrier électronique, dans un fichier Word attaché. Toute correspondance concernant la rédaction doit être adressée impersonnellement au Directeur. Pour les volumes envoyés pour compte rendu, prendre contact avec les responsables de la rubrique :

Gillian Pink (gillian.pink@voltaire.ox.ac.uk)
et Antoine Villard (ant.villard@free.fr)

Tous les articles publiés dans la *Revue Voltaire* sont soumis à une double expertise.

Comité de direction : Nicholas CRONK, professeur à l'université d'Oxford ; Jean DAGEN, professeur émérite à l'université Paris-Sorbonne ; Olivier FERRET, professeur à l'université Lumière Lyon 2 ; Gianni IOTTI, professeur à l'université de Pise ; Laurence MACÉ, maître de conférences à l'université de Rouen ; Sylvain MENANT, professeur émérite à l'université Paris-Sorbonne ; Myrtille MÉRICAM-BOURDET, maître de conférences à l'université Lumière Lyon 2 ; Christiane MERVAUD, professeur émérite à l'université de Rouen.

Comité de lecture : Marie-Hélène COTONI, professeur émérite à l'université de Nice ; Natalia ELAGUINA, conservatrice générale, Manuscrits occidentaux, Bibliothèque nationale de Russie ; Camille GUYON-LECOQ, maître de conférences HDR à l'université de Picardie-Jules-Verne ; John IVERSON, professeur au Whitman College, Washington ; François JACOB, maître de conférences à l'université de Franche-Comté ; Christophe MARTIN, professeur à l'université Paris-Sorbonne ; Gerhardt STENGER, maître de conférences HDR à l'université de Nantes ; Jerom VERCRUYSE, professeur émérite à la Vrije U. Brussel ; Charles WIRZ, ancien conservateur de l'Institut et Musée Voltaire, Genève ; Thomas WYNN, professeur à Durham University ; Piotr ZABOROV, directeur de recherches à l'Institut de littérature russe de l'Académie des sciences de Russie, Saint-Petersbourg.

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES VOLTAIRIENNES

<http://voltaire.lire.ish-lyon.cnrs.fr>

Bureau

Présidente d'honneur : Christiane Mervaud

Président : Nicholas Cronk

Vice-présidents : Marie-Hélène Cotoni, Sylvain Menant

Secrétaire générale : Laurence Macé

Trésorier : Antoine Villard

Secrétaire : Myrtille Méricam-Bourdet

Conseil d'administration

Christophe Cave, Nicholas Cronk, Olivier Ferret, Pierre Frantz, Russell Goulbourne, Laurence Macé, Christophe Martin, Sylvain Menant, Myrtille Méricam-Bourdet, Christiane Mervaud, Guillaume Métayer, Christophe Paillard, Gillian Pink, Antoine Villard.

Les cotisations doivent parvenir à l'adresse du trésorier :

Antoine VILLARD
174 chemin de la Croix de Pitié, 38260 ORNACIEUX
ant.villard@free.fr

Tarifs 2017

Sociétaire : 35 €

Étudiant-e non salarié-e : 20 €

Bibliothèque et institution : 45 €

La *Revue Voltaire* est adressée gratuitement aux adhérents de la SEV.

18

2018

Voltaire et D'Alembert

R E V U E

voltaire

I. VOLTAIRE ET D'ALEMBERT

Olivier Ferret

D'Alembert et Voltaire : du compagnonnage à l'hommage

Jean-Daniel Candaux

L'article GENÈVE de l'*Encyclopédie* : une usurpation, une improvisation, une affabulation, une annonciation, une provocation, et quoi encore ?

Henri Duranton

« Une confédération impie » ? D'Alembert et Voltaire au temps de la *Destruction des jésuites*

Russell Goulbourne

D'Alembert, Voltaire et les « faux cheveux blonds » de Boileau, ou comment exprimer une perruque poétiquement

Linda Gil

Raton et les deux Bertrands. Voltaire, D'Alembert et Condorcet, une correspondance en trio : enjeux politiques et philosophiques (1770-1778)

Olivier Ferret

Le Voltaire de l'*Histoire des membres de l'Académie française*

II. INÉDITS ET DOCUMENTS

Christophe Paillard, avec la collaboration de **Natalia Speranskaya**

Voltaire annotateur de lui-même dans la bibliothèque de Ferney. Typologie, description matérielle et intérêt éditorial de l'auto-annotation

Olivier Ferret

De *Questions en Questions* : les remaniements manuscrits de la Première Lettre sur les miracles

Nicolas Morel

« Pour l'article morale ou société » : une esquisse voltairienne

Nicholas Cronk

Une lettre partiellement inédite de Voltaire à D'Alembert (D7363a)

Nicholas Cronk

Quelques lettres de Voltaire passées en vente en 2017

III. COMPTES RENDUS

IV. LES THÈSES RÉCEMMENT SOUTENUES

Laurence Daubercies

Voltaire, du dramaturge au personnage. Le façonnement d'une icône au prisme du tragique

Christophe Paillard

Interview de François-Xavier Verger

29 €

ISBN de ce PDF :
979-10-231-2862-8

<http://pups.paris-sorbonne.fr>

R E V U E

Voltaire

n° 18 • 2018

Voltaire et D'Alembert



Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

ISBN des tirés à part :

V18 · Voltaire et D'Alembert (PDF complet)	979-10-231-2859-8
V18 · I · D'Alembert et Voltaire : du compagnonnage à l'hommage · Olivier Ferret	979-10-231-2860-4
V18 · I · L'article GENÈVE de l' <i>Encyclopédie</i> : une usurpation, une improvisation, une affabulation, une annonce, une provocation, et quoi encore ? · Jean-Daniel Candaux	979-10-231-2861-1
V18 · I · « Une confédération impie » ? D'Alembert et Voltaire au temps de la <i>Destruction des jésuites</i> · Henri Duranton	979-10-231-2862-8
V18 · I · D'Alembert, Voltaire et les « faux cheveux blonds » de Boileau, ou comment exprimer une perruque poétiquement · Russell Goulbourne	979-10-231-2863-5
V18 · I · Raton et les deux Bertrands. Voltaire, D'Alembert et Condorcet, une correspondance en trio : enjeux politiques et philosophiques (1770-1778) · Linda Gil	979-10-231-2864-2
V18 · I · Le Voltaire de l' <i>Histoire des membres de l'Académie française</i> · Olivier Ferret	979-10-231-2865-9
V18 · II · Voltaire annotateur de lui-même dans la bibliothèque de Ferney · Christophe Paillard, avec la collaboration de Natalia Speranskaya	979-10-231-2866-6
V18 · II · De <i>Questions</i> en <i>Questions</i> : les remaniements manuscrits de la Première Lettre sur les miracles · Olivier Ferret	979-10-231-2867-3
V18 · II · « Pour l'article morale ou société » : une esquisse voltairienne · Nicolas Morel	979-10-231-2868-0
V18 · II · Une lettre partiellement inédite de Voltaire à D'Alembert (D7363a) · Nicholas Cronk	979-10-231-2869-7
V18 · II · Quelques lettres de Voltaire passées en vente en 2017 · Nicholas Cronk	979-10-231-2870-3
V18 · III · Comptes rendus	979-10-231-2871-0
V18 · IV · Thèse · Laurence Daubercies : Voltaire, du dramaturge au personnage. Le façonnement d'une icône au prisme du tragique	979-10-231-2872-7
V18 · V · Interview de François-Xavier Verger · Christophe Paillard	979-10-231-2873-4

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2018

ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0603-9

Mise en page Atelier Christian Millet d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

© Sorbonne Université Presses, 2022

Adaptation numérique : Emmanuel Marc Dubois/3d2s

SUP

Maison de la Recherche, Sorbonne Université

28, rue Serpente, 75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

SOMMAIRE

Liste des sigles et abréviations.....	5
---------------------------------------	---

I

VOLTAIRE ET D'ALEMBERT

Section coordonnée par Olivier Ferret

D'Alembert et Voltaire : du compagnonnage à l'hommage.....	9
Olivier Ferret	
L'article Genève de l' <i>Encyclopédie</i> : une usurpation, une improvisation, une affabulation, une annonce, une provocation, et quoi encore?.....	17
Jean-Daniel Candaux	
« Une confédération impie » ? D'Alembert et Voltaire au temps de la <i>Destruction des jésuites</i>	29
Henri Duranton	
D'Alembert, Voltaire et les « faux cheveux blonds » de Boileau, ou comment exprimer une perruque poétiquement	41
Russell Goulbourne	
Raton et les deux Bertrands. Voltaire, D'Alembert et Condorcet, une correspondance en trio : enjeux politiques et philosophiques (1770-1778).....	51
Linda Gil	
Le Voltaire de l' <i>Histoire des membres de l'Académie française</i>	65
Olivier Ferret	

II

INÉDITS ET DOCUMENTS

Voltaire annotateur de lui-même dans la bibliothèque de Ferney. Typologie, description matérielle et intérêt éditorial de l'auto-annotation.....	85
Christophe Paillard avec la collaboration de Natalia Speranskaya	
<i>De questions en questions</i> : Les remaniements manuscrits de la Première Lettre sur les miracles	117
Olivier Ferret	

« Pour l'article morale ou société » : une esquisse voltairienne.....	145
Nicolas Morel	
Une lettre partiellement inédite de Voltaire à D'Alembert (D7363a)	159
Nicholas Cronk	
Quelques lettres de Voltaire passées en vente en 2017	163
Nicholas Cronk	

III COMPTES RENDUS

	<i>Les Œuvres complètes de Voltaire</i> , t. 34, <i>Œuvres alphabétiques</i> (II). <i>Ajouts posthumes</i> , Oxford, Voltaire Foundation, 2016, xxviii + 604 p.	171
	Alain Sandrier	
4	Marie-Hélène Cotoni, <i>Les Dégoûts de Voltaire : exploration d'une sensibilité complexe</i> , Oxford, Voltaire Foundation, coll. « Oxford University Studies in the Enlightenment », 2017, xii + 312 p.....	174
	Jean-Alexandre Perras	
	Magali Fourgnaud, <i>Le Conte à visée morale et philosophique de Fénelon à Voltaire</i> , Paris, Classiques Garnier, coll. « L'Europe des Lumières », n° 43, 2016, 675 p.	178
	Emmanuelle Sempère	
	Nicholas Cronk, <i>Voltaire: A Very Short Introduction</i> , Oxford, Oxford University Press, 2017, xviii + 152 p.....	182
	Sófra Pierse	

IV LES THÈSES RÉCEMMENT SOUTENUES

	Laurence Daubercies, <i>Voltaire, du dramaturge au personnage. Le façonnement d'une icône au prisme du tragique</i> (sous la direction de Françoise Tilkin, Université de Liège)	189
	Interview de François-Xavier Verger	197
	par Christophe Paillard	
	Agenda de la SEV	201

LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS

Bengesco	Georges Bengesco, <i>Voltaire. Bibliographie de ses œuvres</i> , Paris, Librairie académique Perrin, 1882-1890, 4 vol.
BnC	<i>Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Auteurs : t. 214; Voltaire</i> , éd. H. Frémont et autres, Paris, 1978, 2 vol.
BV	M. P. Alekseev et T. N. Kopreeva, <i>Bibliothèque de Voltaire : catalogue des livres</i> , Moscou, 1961.
CL	Grimm, Diderot, Raynal, Meister et autres, <i>Correspondance littéraire, philosophique et critique</i> , éd. M. Tourneux, Paris, Garnier, 1877-1882, 16 vol.
CN	<i>Corpus des notes marginales de Voltaire</i> , Berlin/Oxford, Akademie-Verlag/Voltaire Foundation, 1979-[8 vol. parus].
D	Voltaire, <i>Correspondence and related documents</i> , éd. Th. Besterman, <i>OCV</i> , t. 85-135, Oxford, Voltaire Foundation, 1968-1977.
<i>Dictionnaire général de Voltaire</i>	R. Trousson et J. Vercruyse (dir.), <i>Dictionnaire général de Voltaire</i> , Paris, H. Champion, 2003.
<i>Encyclopédie</i>	<i>Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres</i> , Paris, Briasson, David, Le Breton, Durand, 1751-1765, 17 vol. ; <i>Recueil de planches, sur les sciences, les arts libéraux, et les arts mécaniques, avec leur explication</i> , Paris, Briasson, David, Le Breton, Durand, 1762-1772, 9 vol.
Ferney	George R. Havens et Norman L. Torrey, <i>Voltaire's catalogue of his library at Ferney</i> , <i>SVEC</i> , n° 9 (1959).
Fr.	Manuscrits français (BnF).
<i>Inventaire Voltaire</i>	J. Goulemot, A. Magnan et D. Masseur (dir.), <i>Inventaire Voltaire</i> , Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1995.
K84	<i>Œuvres complètes de Voltaire</i> , [Kehl], Société littéraire typographique, 1784-1789, 70 vol. in-8°.

M	Voltaire, <i>Œuvres complètes</i> , éd. L. Moland, Paris, Garnier, 1877-1882, 52 vol.
n.a.fr.	Nouvelles acquisitions françaises (BnF).
OCV	<i>Les Œuvres complètes de Voltaire / The Complete Works of Voltaire</i> , Oxford, Voltaire Foundation [édition en cours].
OH	Voltaire, <i>Œuvres historiques</i> , éd. R. Pomeau, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1957.
OUSE	<i>Oxford University Studies in the Enlightenment</i> , Oxford, Voltaire Foundation.
SVEC	<i>Studies on Voltaire and the Eighteenth Century</i> , Oxford, Voltaire Foundation.
VST	R. Pomeau, R. Vaillot, Ch. Mervaud et autres, <i>Voltaire en son temps</i> , 2 ^e éd., Oxford, Voltaire Foundation, 1995, 2 vol.
6 w75g	Voltaire, <i>La Henriade, divers autres poèmes et toutes les pièces relatives à l'épopée</i> , Genève, [Cramer et Bardin], 1775, 40 vol. in-8° [édition dite « encadrée »].

I

Voltaire et D'Alembert

Section coordonnée par Olivier Ferret

« UNE CONFÉDÉRATION IMPIE » ?
D'ALEMBERT ET VOLTAIRE AU TEMPS
DE LA *DESTRUCTION DES JÉSUITES*

Henri Duranton

IHRIM – UMR 5317 (CNRS/Université Lumière Lyon 2)

Quelques-uns m'accusent
d'une confédération impie avec vous¹.

La *Destruction des jésuites* de D'Alembert reste une œuvre peu connue, encore moins étudiée. Il n'en est pas dit un mot dans la somme de René Pomeau, qui consacre pourtant deux pages à la disparition de la Compagnie de Jésus², ni, ce qui est plus surprenant, dans l'ouvrage de Guy Chaussinand-Nogaret³. Ce texte est à peine mieux traité par Ronald Grimsley⁴ ou par Thomas Hankins⁵. C'est peut-être dans le vieux *D'Alembert* de Joseph Bertrand⁶ qu'il en est le moins mal parlé.

L'opuscule⁷ est paru quelques mois après la suppression officielle en France de la Société de Jésus (1764) et suivi à peu de distance par deux « lettres ». Une troisième, à peine ébauchée, n'a jamais vu le jour⁸.

- 1 Voltaire à D'Alembert, 2 décembre 1757 (D7512), à propos de l'article GENÈVE de l'*Encyclopédie*.
- 2 *VST*, t. II, p. 164-165.
- 3 Guy Chaussinand-Nogaret, *D'Alembert. Une vie d'intellectuel au siècle des Lumières*, Paris, Fayard, 2007.
- 4 Ronald Grimsley, *Jean D'Alembert, 1717-1783*, Oxford, Clarendon Press, 1963, malgré son chapitre sur « D'Alembert et la question religieuse », p. 182-207.
- 5 Thomas Hankins, *Jean d'Alembert. Science and the Enlightenment*, New York, Gordon and Breach, 1990.
- 6 Joseph Bertrand, *D'Alembert*, Paris, Hachette, 1889, chap. V, « D'Alembert et la suppression des jésuites ».
- 7 Un opuscule de 235 pages tout de même, mais dans une typographie très aérée, disposition explicitement exigée par l'auteur qui souhaitait donner de l'ampleur à son œuvre pour une meilleure vente. À titre de comparaison, une édition ultérieure (*Sur la destruction des jésuites en France [...]*, Edimbourg, Balfour, 1765) condense l'œuvre en 160 pages, en faisant pourtant encore usage d'un gros caractère. D'ailleurs, les écrits ultérieurement destinés à le réfuter le définissent comme « libelle ».
- 8 *Sur la destruction des jésuites en France, par un auteur désintéressé* (1765) ; *Lettre à Mr***, conseiller au Parlement de **** pour servir de Supplément à l'ouvrage qui est dédié à ce même magistrat et qui a pour titre : Sur la destruction des jésuites en France* (1767) ; *Seconde lettre à M.****, conseiller au Parlement de **** sur l'édit du Roi d'Espagne pour l'expulsion des jésuites* (1767).

La présente étude s'impose une triple limitation : dans le temps (couvrant la période 1760-1765, allant de l'affaire La Valette à la parution de la première édition de la *Destruction*) ; dans le thème (la fin des jésuites et ses conséquences prévisibles) ; dans le corpus enfin (la réaction à l'événement de Voltaire et D'Alembert, à travers leur correspondance).

On s'en tiendra donc au dialogue entre les deux hommes pendant la période considérée, jusqu'à la prise de décision de D'Alembert, mettant enfin la main à la plume après avoir longtemps hésité. Ne seront pas retenus l'analyse de l'œuvre, ni les problèmes d'édition et de diffusion, où Voltaire a pourtant joué un rôle de premier plan.

30 Rappelons en un mot, à l'intention de ceux qui sont peu familiers de cet épisode quelque peu oublié de l'Histoire de France, le contexte de cette pourtant considérable affaire. De fait, la « destruction » des jésuites, pour reprendre la formule de D'Alembert, a constitué le point d'orgue d'une rivalité séculaire entre jésuites et jansénistes que tout opposait. Elle correspond aussi au triomphe provisoire du parlement de Paris dans son incessante opposition au ministère, dont le conseil d'État constituait le bras armé, les deux institutions n'étant jamais lasses de promulguer remontrances ou arrêtés rivaux à propos des querelles religieuses.

Prenant prétexte de la faillite aux Antilles de l'entrepreneur jésuite La Valette et du retentissant procès qui s'ensuivit devant le parlement de Paris, avec pour conséquence une très lourde condamnation financière de la Société jugée collectivement responsable, une poignée de parlementaires jansénistes menèrent résolument campagne contre les jésuites. Un discours incendiaire du conseiller Chauvelin, le 17 avril 1761, devant toutes les chambres assemblées, sonna l'assaut. Il exigeait l'examen des *Constitutions* de la Société, promettant d'y découvrir toutes les raisons de ne plus tolérer en France une institution dangereuse pour la survie même de la monarchie. Il devait être suivi au-delà de ses espérances : dès le mois d'août suivant, deux arrêts du Parlement furent promulgués en ce sens ; l'un d'eux ne craignait pas de proclamer la Compagnie « inadmissible par sa nature dans tout État policé ». Des mesures furent rapidement prises pour paralyser recrutement et fonctionnement de la Compagnie de Jésus. Malgré des manœuvres de retardement tentées par le roi et la hiérarchie ecclésiastique, en dépit de tentatives de conciliation des accusés, le mouvement ne fit que s'accélérer, aboutissant à un arrêt du 1^{er} janvier 1762 décrétant la Société « définitivement dissoute et déchue de tous ses droits ». Tous les collèges devaient être fermés dans le ressort du parlement de Paris. Suivirent encore d'autres mesures d'interdiction frappant aussi les individus, avec pour conclusion logique un dernier arrêt, en mars 1764, bannissant les jésuites et confisquant leurs biens. La monarchie, de mauvaise grâce, ne put qu'entériner

cet irrésistible mouvement, par une déclaration royale de novembre 1764 que le Parlement se fit aussitôt une joie d'enregistrer. Désormais, les jésuites n'existaient plus en tant que Compagnie et ses membres étaient définitivement dispersés.

Ainsi, en très peu de mois, et à la stupeur de tous, y compris de ses ennemis, avait été abattue une institution qu'on pouvait croire inexpugnable. Les philosophes s'étaient tenus à l'écart de ce tourbillon de décisions de justice. Pas davantage ils n'avaient fait entendre leur voix dans le concert de libelles qui en avaient ponctué chaque étape. Ils avaient assisté en spectateurs narquois à une guerre entre des protagonistes pour qui ils n'avaient aucune sympathie, étonnés comme tout le monde par la rapidité de cette totale défaite des jésuites. D'Alembert le reconnaissait : « Ce qui me paroît singulier, c'est que la destruction de ces phantômes, qu'on croyoit si redoutables, se fasse avec aussi peu de bruit⁹. »

Or, moins d'un an après, l'affaire semblant définitivement close, il y revient avec un libelle qui pouvait faire figure de version officieuse de la position des philosophes. Cette intervention tardive, qui n'entendait évidemment pas peser sur un événement révolu, avait de quoi surprendre. D'autant que, par son titre même, l'ouvrage s'affichait explicitement comme une analyse de la catastrophe qui avait frappé les jésuites. Pourtant, plus qu'à ceux-ci, D'Alembert réservait ses flèches à leurs ennemis jansénistes. Ces derniers d'ailleurs ne s'y trompèrent pas. À la parution du livre, les jésuites gardèrent le silence, tandis que plusieurs écrits polémiques, émanant de l'autre camp, entendirent y répondre.

L'intervention de D'Alembert pouvait ainsi paraître, selon l'angle d'analyse, soit frappée d'obsolescence, s'agissant d'un conflit réglé, soit, étant si proche de l'événement, prématurée puisqu'elle se présentait comme un travail d'historien mené par « un auteur désintéressé ».

Au reste, pourquoi le philosophe, d'ordinaire plutôt prudent, comme en avait témoigné quelques années plus tôt son retrait de l'*Encyclopédie*, s'est-il ici décidé à intervenir avec un ouvrage ouvertement polémique, dont il pouvait être certain qu'il ne manquerait pas de susciter de vives réactions ? Et quel a été dans cette affaire le rôle de Voltaire, avec qui, au même moment, il entretenait une correspondance particulièrement abondante ?

À vrai dire, poser ces questions, c'est, semble-t-il, déjà y répondre. L'événement peut aisément se lire et s'interpréter à partir de cet incessant échange de lettres entre les deux hommes, correspondance aujourd'hui admirablement disponible. Il suffit, semble-t-il, de la reprendre, voire de la paraphraser, tant tout y paraît dit¹⁰.

9 D'Alembert à Voltaire, 4 mai 1762 (D10436).

10 Par exemple, Ronald Grimsley dont l'apport, en la circonstance, se ramène pour l'essentiel à un montage de citations. Les autres analystes ne procèdent guère autrement.

Bien des arguments militent en faveur de cette solution de facilité. D'abord parce que cette correspondance a l'air de se livrer sans voile. Cet ensemble de lettres ne semble pas exiger la double lecture si souvent nécessaire pour la correspondance de Voltaire. Point n'est besoin d'y suspecter les prudences, voire les hypocrisies, indispensables dans les lettres ostensibles destinées à la plus large diffusion. Pas davantage on n'y trouve ces messages cryptés que Voltaire affectionne, où l'énoncé explicite doit se lire à contresens de ce qu'il exhibe, par exemple quand il s'agit de répandre l'attribution à un tiers d'une œuvre que le maître n'a pas l'intention de reconnaître.

Rien de tel ici. La correspondance est confiante parce qu'on la croit sûre. À l'occasion, Voltaire le rappelle à son homologue¹¹ :

Je vous avertis encore qu'on n'ouvre point mes lettres, et que quand on les ouvrirait, il n'y a rien à craindre du ministre des affaires étrangères, qui méprise autant que nous le fanatisme moliniste, le fanatisme janséniste, et le fanatisme parlementaire¹².

32

Plus important encore, l'impression prévaut d'un échange à cœur ouvert. Chacun se sent parfaitement compris par l'autre, perçu comme un *alter ego*. Il y a plus qu'une communauté d'esprit et d'intelligence. Jamais Voltaire n'a vécu pareille connivence avec aucun de ses innombrables correspondants. Ici l'interlocuteur fait figure d'authentique confident, dans un rapport de parfaite réciprocité.

En un mot, pour la période considérée, où il est constamment question du conflit qui déchire jésuites et jansénistes, le recours à la seule correspondance paraît suffisant pour répondre à la question posée.

Pourtant, s'agissant de deux personnalités aussi complexes, réagissant à une actualité controversée, susceptible d'interprétations divergentes, la prudence malgré tout s'impose. Derrière une communauté d'interprétation, d'ailleurs parfaitement sincère, de fines lignes de fracture se révèlent à un examen tant soit peu attentif. Elles tiennent tant à des parcours de vie différents qu'à des situations sociales évidemment discordantes.

Se perçoivent, derrière l'unanimité sans cesse proclamée d'égalité dans la détestation des deux clans adverses, des sensibilités divergentes, nées d'expériences initiales opposées. Voltaire n'a jamais oublié la période passée à Louis-le-Grand dont il n'a, somme toute, pas gardé un mauvais souvenir.

¹¹ Voltaire à D'Alembert, 24 avril 1760 (D8872).

¹² Il est vrai qu'au moment de l'édition des deux *Lettres*, la correspondance fera usage d'un langage crypté, feignant de s'intéresser à la publication d'un ouvrage traitant des « formules sur les courbes à double courbure » attribué à un jeune mathématicien de talent nommé... M. Lamberta (Voltaire à D'Alembert, 8 novembre 1766 [D13664]). Mais ce masque transparent semble plus un jeu qu'une réelle précaution.

Il a fallu des années avant que les anciens liens soient définitivement rompus, si jamais ils le furent complètement, d'un côté comme de l'autre. Il fallut entre autres les piques des *Mémoires de Trévoux* pour qu'il se décide enfin à « manger du jésuite¹³ ». À l'inverse, il n'a pas une connaissance personnelle, directe, de la mouvance adverse, même s'il a pu garder un mauvais souvenir de son frère Armand, janséniste décidé.

Situation parfaitement symétrique s'agissant de D'Alembert, qui connaît parfaitement les milieux jansénistes et a conservé un souvenir meurtri de leur fréquentation au temps de sa jeunesse. Il n'en a pas fait mystère et l'évoque à l'occasion, entre ressentiment et mépris. L'article COLLÈGE de l'*Encyclopédie* en porterait témoignage, s'il en était besoin. Il garde une tenace rancune à ses anciens éducateurs d'avoir voulu lui imposer un destin qui l'aurait tenu écarté de la grande passion de sa vie, les mathématiques.

Mieux même, il se souvient que, faute d'autre pâture intellectuelle, il a un temps pratiqué les écrits casuistiques du parti¹⁴. Autant dire, incidemment, qu'au terme du différend qui a opposé les deux hommes sur le choix à décider du meilleur défenseur de la cause philosophique, il fut de loin préférable que ce fût lui qui ait tenu la plume.

Ces expériences personnelles divergentes se reflètent, avant et après la décision d'écrire sur l'affaire, dans certaines réactions des deux protagonistes. D'Alembert a déjà eu l'occasion dans divers articles de l'*Encyclopédie* d'exprimer sa rancœur, alors que Voltaire, en contradiction avec les opinions qu'il proclame au même moment dans la correspondance, lance en février 1762, alors qu'on sonne l'hallali des jésuites, sa *Balance égale*, curieux libelle dans lequel, désormais à peu près seul de son camp, il prêche pour un maintien raisonné de la Société, dont il énumère les mérites, supérieurs selon lui aux arguments qui pèsent en faveur de sa destruction.

Pour autant, cet arrière-plan existentiel ne transparait pas à la seule lecture des lettres échangées, qui exhibent une parfaite unanimité dans la réaction aux événements en train de se dérouler. Mais cet accord doit être replacé dans un contexte plus général. De fait, la condamnation sans nuance de la Société de Jésus, maintes fois réitérée par les deux hommes, n'a rien d'original, rien qu'on ne puisse trouver, en plus excessif encore, dans grand nombre d'écrits publiés au même moment. En réalité, du moins en ce qui concerne les jésuites, ils hurlent avec les loups. Qu'ils en soient conscients ou non, ils participent du climat général qui prévaut dans une opinion publique chauffée à blanc.

¹³ Selon l'expression bien connue du chapitre 16 de *Candide*.

¹⁴ Voir le « Mémoire de d'Alembert sur lui-même » édité par Irène Passeron, *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 38 (avril 2005), p. 17-31.

Qu'est-ce qu'être jésuite, dans l'atmosphère d'excitation hystérique qui règne alors, sinon un assassin potentiel, pire encore, un régicide en puissance, dont l'unique objectif, secret mais constamment poursuivi, serait l'instauration d'une monarchie universelle, entièrement soumise à la maléfique Compagnie ? Un seul exemple suffira pour évoquer cette ambiance d'exaltation délirante, choisi entre mille parce qu'il émane d'une plume autorisée, presque officielle : celle de Ripert de Monclar, procureur général au parlement de Provence, prenant la parole en juin 1762 devant les chambres assemblées pour leur lire son *Compte rendu des Constitutions des jésuites* qu'il avait eu mission d'examiner minutieusement. En prélude à une très longue plaidoirie (310 pages de texte, et 315 de notes), il évoque sa lecture des consignes qui auraient été, selon lui, imposées aux jeunes jésuites au moment du prononcé des vœux définitifs :

34

Je l'avoue, Messieurs, l'étonnement et l'horreur que cause un pareil délire, glacent les sens ; mon esprit ne peut ni donner un libre cours à ses pensées, ni les arrêter : est-il concevable qu'on mette à des jeunes novices le poignard à la main pour éprouver leur obéissance¹⁵ ?

Ailleurs, il sera dit que « le régicide est certainement le plus affreux des crimes : c'est cependant celui que la politique et le faux zèle [des jésuites] ont entrepris le plus souvent de justifier¹⁶ ». On pourrait sans peine multiplier des exemples de proclamations tout aussi véhémentes, puisées dans d'innombrables écrits publics ou privés, ostensibles ou anonymes. Les propos excessifs qui fleurissent sous la plume des deux hommes n'ont donc rien pour étonner ; ils sont d'époque.

D'autant que cette exaltation sans contrôle qui domine l'opinion du moment se conjugue ici avec une tonalité perceptible dans toute leur correspondance, avant et après la période retenue. Tous deux ont tendance à forcer la voix pour être en phase avec ce qu'ils croient être le ton juste avec le correspondant, répondre à une attente implicite. Message bien reçu par l'autre qui réagira sur le même ton, éventuellement amplifié. S'ensuit une sorte d'émulation, chacun disant plus qu'il ne pense réellement, comme pour imposer à l'autre une image flatteuse de soi.

Cela s'observe, à un autre niveau, dans l'éloge systématique que tous deux se croient obligés de proférer à propos de leurs productions intellectuelles. Ainsi, à peine reçu le manuscrit de la *Destruction* envoyé pour publication par D'Alembert, Voltaire se récrie d'admiration devant une perfection que seul

¹⁵ *Compte rendu des Constitutions des jésuites* par M. Jean-Pierre-François de Ripert de Monclar, procureur général du Roi au Parlement de Provence, les 28 mai, 3 et 4 juin 1762, en exécution de l'Arrêt de la cour du 15 mars précédent, s. l., 1762, p. 79.

¹⁶ *Ibid.*, p. 265.

Pascal aurait, ne craint-il pas d'affirmer, su rencontrer avant lui¹⁷. De son côté D'Alembert n'est jamais en reste pour, en toutes circonstances, célébrer ce qui sort de la plume de son ami.

Ce sont là compliments de cour qui n'ont rien pour surprendre, s'il n'y avait d'évidents excès dans l'éloge. Mais la même attitude cryptée se constate à l'inverse dans le jugement porté contre jésuites et jansénistes, où tous deux rivalisent dans l'outrance.

« Fanatiques papistes, fanatiques calvinistes, tous sont pétris de la même m... détrempee de sang corrompu », lance par exemple Voltaire¹⁸. Et quand D'Alembert dans la *Destruction* rêvera d'« ordonner aux convulsionnaires (sous peine du fouët) de représenter leurs farces dégoutantes, non dans un galetas, mais à la foire, pour de l'argent, entre les danseurs de corde & les joueurs de gobelets¹⁹ », il rejoindra Voltaire dans cette veine outrancière, qui, de son côté, avait fantasmé sur un traitement non moins dégradant pour les fanatiques de tous bords²⁰.

Il est d'ailleurs significatif que ce qui, peu après, deviendra antienne et mot d'ordre se rencontre pour la première fois adressé à D'Alembert. C'est bien dans une lettre du 30 octobre 1760, à lui adressée, que pour la première fois Voltaire enjoint d'« écraser l'infâme²¹ ».

Sorte de bravache dans l'excès, chacun force le ton pour se mettre, croit-il, au diapason du correspondant. Le Neveu aurait dit qu'ils font un peu leur pas de pantomime. Qu'ils exécutent par exemple à propos des *Mémoires de Trévoux*, aucun des deux ne voulant avouer qu'il lit « les menstrues de Frère Berthier » et se livrant à de plaisantes contorsions pour justifier la parfaite connaissance qu'il en a²².

En un mot, on détecte dans leur échange épistolaire une brutalité fanfaronne qui ne reflète sans doute pas complètement leur pensée de derrière. Pour preuve, on les surprendra, hors correspondance, manifestant à l'occasion de l'indulgence pour les vaincus, de la pitié pour ces victimes en définitive innocentes que furent la majorité des jésuites. En témoignent plusieurs brefs écrits de Voltaire : *Balance égale* (février 1762), on l'a vu, le *Petit avis à un jésuite* (juin de la même année) et

17 « J'ai lu, mon cher philosophe, l'histoire de la Destruction, avec autant de rapidité que vous l'avez écrite, et avec un plaisir que je n'avais pas connu depuis la première lecture des Lettres provinciales. Je vous demanderai, comme à Pascal, comment avez vous fait pour mettre tant d'intérêt et tant de grâce dans un sujet si aride ? Je ne connais rien de plus sage et de plus fort ; vous êtes le prêtre de la raison qui enterrez le fanatisme. » (Voltaire à D'Alembert, 26 décembre 1764 [D12263].)

18 Voltaire à D'Alembert, 12 décembre 1757 (D7512).

19 *Sur la destruction des jésuites*, op. cit., p. 143.

20 « Il faudrait faire travailler aux grands chemins tous ces animaux-là, jésuites, jansénistes, avec un collier de fer au cou, et qu'on donnât l'intendance de l'ouvrage à quelque brave et honnête déiste, bon serviteur de Dieu et du roi. » (24 avril 1760 [D8879].)

21 Voltaire à D'Alembert, 30 octobre 1760 (D9366). Voir la note de Besterman à ce propos.

22 Voir, par exemple, D'Alembert à Voltaire, 26 avril 1757 (D7247) ; Voltaire à D'Alembert, 13 mai 1759 (D8297) ; D'Alembert à Voltaire, 8 septembre 1762 (D10697).

surtout dans le *Sermon du rabin Akib* (octobre 1761), tout vibrant de l'indignation du sort infligé au jésuite Malagrida, malheureux vieillard condamné au feu par l'Inquisition pour une hérésie imaginaire. Et de son côté D'Alembert, à plusieurs reprises, plaidera discrètement la cause de tous ces jésuites, souvent âgés et désormais réduits à la misère²³. Rien de tel n'apparaît dans leurs lettres.

Faut-il dire enfin qu'il leur arrive de n'être pas d'accord, et qu'en une occasion au moins le ton a failli virer à l'aigre ? Le 26 mai 1760, D'Alembert expédie à son « cher maître » une lettre pincée sous le masque du rire. L'accusation est grave : Voltaire n'aurait-il pas pactisé sur le dos des philosophes avec Palissot, l'ennemi juré, et avec cette « vieille putain » de Du Deffand ? Le propos est enrobé, mais le soupçon parfaitement articulé. Voltaire en toute hâte s'empressera de désamorcer la bombe et de rassurer le susceptible D'Alembert. Mais l'alerte avait été chaude²⁴.

36

Au total, ces quelques précautions incitent à ne pas se contenter, trop paresseusement, de voir dans leur correspondance une simple matière première, une carrière où il suffirait de puiser. Elle demeure problématique, incitant à la prudence dans l'usage qu'on est appelé à en faire. Ils ne sont pas toujours d'accord, s'agacent parfois l'un l'autre, ou à l'inverse forcent sur le compliment, incitent l'interlocuteur à en dire plus qu'il ne le pense réellement.

Ces réserves posées, il est clair qu'ils ont les mêmes convictions, se rejoignent sur l'interprétation de l'événement, même s'ils peuvent différer dans la manière dont ils espèrent peser sur lui.

Depuis bien longtemps, Voltaire prêchait l'union des frères, se désolant de les voir isolés face à l'ennemi commun : « Tous les kakouacs²⁵ devraient composer une meute, mais ils se séparent et le loup les mange²⁶. » Ou encore, peu avant que le conflit n'éclate : « Quand il s'agit de faire du mal les jansénistes et les molinistes se réunissent, et tous les philosophes sont ou dispersez ou ennemis les uns des autres²⁷. »

23 Il dira par exemple dans la *Seconde lettre à Mr. M**** qui fait suite à la *Destruction* : « Je sais qu'en Espagne & en France on leur a assigné des pensions ; mais outre que ces pensions sont très-modiques, mille circonstances malheureuses ou forcées ne peuvent-elles pas en retarder, ou même en faire cesser le paiement ? On oublie bientôt les malheureux quand on ne les voit plus ! que sera-ce si ces malheureux sont membres d'une Société proscrite & odieuse ? [...] Cet acte de charité, ou plutôt de justice, mérite, ce me semble, d'être rempli avec la plus grande exactitude » (*op. cit.*, p. 14-15).

24 D'Alembert à Voltaire, 26 mai 1760 (D8937) et les réponses de Voltaire : 31 mai 1760 (D8948) et 10 juin 1760 (D8968).

25 Allusion à la série de pamphlets publiés en 1757-1758 contre les philosophes encyclopédistes : voir *L'Affaire des Cacouacs : trois pamphlets contre les philosophes des Lumières*, éd. Gerhard Stenger, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2004.

26 Voltaire à D'Alembert, 25 mars 1758 (D7695). Le propos revient souvent, par exemple le 13 août 1760 (D9137).

27 Voltaire à D'Alembert, 15 octobre 1759 (D8536).

Aussi, quand force leur fut bien de constater que cette alliance redoutée des deux clans contre les philosophes volait en éclats et se muait en une lutte à mort, nos deux compères se contentèrent dans un premier temps de se réjouir et d'assister en spectateurs désengagés à l'échange des coups.

Pourtant, dès avant la destruction définitive de la Compagnie de Jésus, la vieille crainte refit surface. Pour reprendre une métaphore fréquente sous la plume de Voltaire, morts les renards, gare aux loups. Et, dès cet instant, germe l'idée, encore confuse, d'une nouvelle stratégie adaptée aux nouvelles circonstances. En un mot, pourquoi ne pas profiter de l'anéantissement d'un des adversaires pour s'en prendre à l'autre ?

On se plaignait autrefois des jésuites, mais s^t Medard devient plus à craindre que s^t Ignace. Si on ne peut étrangler le dernier moliniste avec les boyaux du dernier janseniste, rendons du moins ces perturbateurs du repos public si ridicules aux yeux des honnêtes gens, qu'ils n'aient plus pour eux que le fauxbourg s^t Marceau et les halles²⁸.

Le projet peu à peu se précise. Pourquoi, après tout, ne pas s'inspirer de ce qui vient de se passer sous leurs yeux ? Si les jansénistes l'ont emporté, ce ne fut pas par la force des armes ; une campagne intense de pamphlets, la manipulation de l'opinion publique a suffi pour entraîner l'adhésion, le Parlement, lui-même converti, n'ayant fait que suivre le courant.

L'adversaire vainqueur pourrait être à son tour vaincu, et par le recours à la même arme : l'écrit. L'accord peu à peu se fait. Il faut agir. Les philosophes doivent sortir de leur attentisme et prendre l'initiative du nouveau combat. Mais qui se dévouera pour cette sainte entreprise ? Chacun des deux voudrait pousser l'autre à reconnaître qu'il est le mieux placé pour le faire.

Une joute courtoise, étalée sur des mois, s'engage, où chacun fait usage de ses arguments. Selon Voltaire, le philosophe parisien est le mieux à même de prendre l'affaire en main. Il a, dirait-on, une meilleure connaissance du terrain, et on peut lui faire confiance pour trouver le ton qui convient :

Je ne connais que vous qui puissiez vanger la raison. Dittes hardiment et fortement tout ce que vous avez sur le cœur. Frappez, et cachez votre main. On vous reconnaîtra, je veux bien croire qu'on en ait l'esprit, qu'on ait le nez assez bon ; mais on ne pourra vous convaincre, et vous aurez détruit l'empire des cuistres dans la bonne compagnie. En un mot je vous recommande l'infâme. Faites moy ce plaisir avant que je meure²⁹.

²⁸ Voltaire à D'Alembert, 7 ou 8 mai 1761 (D9771).

²⁹ *Ibid.*

Mais D'Alembert s'en défend et retourne le compliment. Nul doute, plaide-t-il, que Voltaire, unanimement reconnu comme le chef de la meute, est tout désigné pour mener le bon combat, d'autant qu'une vie de polémiques l'a tout particulièrement aguerrí. En outre, il est bien à l'abri des poursuites dans son fief de Ferney, alors que pour le Parisien l'ombre de la Bastille a, comme il le dit, valeur rafraîchissante, et tout pour calmer les velléités combatives :

C'est à vous, mon cher maitre, qui êtes à la tête des lettres, qui avez si bien mérité de la Philosophie, & sur qui la pièce tombe plus peut-être que sur personne, c'est à vous, qui n'avez rien à craindre, à venger l'honneur des gens de lettres outragés³⁰.

38

Voltaire ne s'avoue pas vaincu et revient à la charge avec de nouveaux arguments. Seul D'Alembert, à ses yeux, est susceptible d'asséner les meilleurs coups. En agissant avec prudence, et l'ermite de Ferney est tout disposé à lui donner de bons conseils, l'affaire est sûre et sans danger. Mais son insistance va se retourner contre lui. Pour finir, D'Alembert, exaspéré, explose et lui fait durement la leçon :

Ecrasez l'infâme ; écrasez l'infâme ! Cela est bientôt dit, quand on est à cent lieues des fripons et des fanatiques, quand on a cent mille de livres de rente, quand on a sçu par sa réputation et par sa fortune se rendre indépendant de tout. Mais un pauvre diable comme moi, n'écrase point les serpents de peur qu'en retournant la tête, les serpents ne le piquent au talon. Il prend garde même de leur marcher sur la queue, parce que les serpents ne demandent qu'un prétexte pour le mordre³¹.

Voltaire aussitôt fait patte de velours et, sans renoncer au projet, s'évertue à calmer son correspondant et réussit pour finir à le convaincre. Car, en définitive, c'est bel et bien D'Alembert qui s'est dévoué pour écrire le pamphlet désiré. Mais tout s'est passé comme s'il avait voulu sauver les apparences. Il n'a jamais reconnu qu'il avait agi à la sollicitation de Voltaire. Aucune des lettres conservées en tout cas ne prend formellement acte de sa décision. C'est comme incidemment que Voltaire semble l'apprendre dans une lettre de mai 1764 : « On m'a dit que vous travaillez à un grand ouvrage », avance-t-il benoîtement, pour d'ailleurs aussitôt enchaîner sur des conseils de prudence, puis quelque temps après sur des offres de service³².

30 D'Alembert à Voltaire, 6 mai 1760 (D8894). Ou encore : « C'est très bien fait au chef, de recommander l'union aux frères, mais il faut que le chef reste à leur tête. » (D'Alembert à Voltaire, 16 juin 1760 [D8982].)

31 D'Alembert à Voltaire, 19 mai 1761 (D9781).

32 « On m'a dit que vous travaillez à un grand ouvrage ; si vous y mettez votre nom, vous n'oserez pas dire la vérité ; je voudrais que vous fussiez un peu fripon. Tâchez, si vous pouvez, d'affaiblir votre style nerveux et concis ; écrivez platement, personne assurément ne vous devinera ; on peut dire pesamment de très bonnes choses. » (Voltaire à D'Alembert, 8 mai 1764 [D11864].) Curieuse idée d'ailleurs que ce conseil d'« écrire platement », dont heureusement D'Alembert se gardera bien de faire usage.

Mais pendant un temps tout s'est passé, en somme, comme s'ils avaient pratiqué le jeu dangereux auquel s'adonneront quelques années plus tard les Merteuil et Valmont des *Liaisons dangereuses* : provoquer le partenaire, le mettre au défi d'agir, lui laisser entendre qu'il n'osera pas, le forcer en quelque sorte à se conformer à l'image prestigieuse qu'on lui propose, en une émulation qui l'entraîne au-delà de lui-même.

Et c'est ainsi que le prudent D'Alembert finit par se décider à l'action et le fit crânement, nonobstant la précaution élémentaire de l'anonymat, anonymat d'ailleurs immédiatement levé. Bon gré, mal gré, il s'est retrouvé contraint de livrer combat à de redoutables adversaires jansénistes bien décidés à en découdre.

Voltaire avait obtenu ce qu'il voulait. Satisfait, il s'est ensuite empressé de soutenir son vaillant compagnon, lui apportant toute l'aide nécessaire pour l'impression puis la diffusion du livre, intervenant encore ultérieurement au moment des deux lettres qui ont complété l'écrit initial.

Le rôle de Voltaire dans la diffusion de la *Destruction* est connu. Toute la correspondance des années 1764 et suivantes l'atteste à visage découvert. En revanche, son rôle dans la décision prise par D'Alembert d'intervenir personnellement méritait d'être mieux mis en lumière. Or il fut décisif. Sans lui, sans l'émulation qu'il a su provoquer, D'Alembert ne serait probablement jamais intervenu. C'est dans l'échange permanent entre les deux hommes qu'a mûri peu à peu le projet et que l'entreprise future s'est trouvée justifiée.

Non seulement l'idée, puis la décision d'intervenir. Également le thème central développé dans le libelle de D'Alembert : la destruction des jésuites n'aurait été qu'une étape, accomplie par des jansénistes aveuglés par la haine. Les philosophes n'auraient plus qu'à sortir de leur attentisme pour affronter victorieusement les vainqueurs du jour.

Mieux même, l'illumination finale de la *Destruction*, qui prophétise le futur triomphe de la philosophie, Voltaire déjà l'avait annoncée dès 1762 en des termes que D'Alembert n'eut plus par la suite qu'à reprendre, presque mot pour mot³³ :

Ce sont des fanatiques qui en égorgent d'autres, mais il faut les laisser faire ; tous ces imbécilles qui croient servir la religion servent la raison sans s'en douter, ce

33 « Aussi ne doute-t-on point que la ruine de leurs ennemis n'amène bientôt la leur, non pas avec violence, mais lentement, par transpiration insensible, & par une suite nécessaire du mépris que cette secte inspire à tous les gens sensés. Les Jésuites expulsés par eux, & les entraînant dans leur chute, peuvent adresser dès ce moment à leur fondateur *St. Ignace* cette prière pour leurs ennemis : *Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* » (*Sur la destruction des jésuites*, op. cit., p. 139-140.)

sont des Exécuteurs de la haute Justice pour la Philosophie, dont ils prennent les ordres sans le savoir, & les jesuites pourroient dire à st Ignace, Mon père, pardonnez leur, car ils ne savent ce qu'ils font³⁴.

Ainsi, il y eut bien « confédération impie » des deux esprits, fraternellement unis dans leur combat conjoint pour la défaite définitive de l'Infâme.

34 Voltaire à D'Alembert, 4 mai 1762 (D10515).